

# RMG et Stefan Zweig: deux voix qui chantent à l'unisson

M. Carme Figuerola  
Universitat de Lleida

Permettez-moi de commencer en remerciant les organisateurs de m'avoir fait confiance pour un travail qui, d'emblée, reste embryonnaire. En effet, notre propos de connaître l'amitié qui lie les deux écrivains par la correspondance échangée se voyait diminué par le manque des lettres de Stefan Zweig. Le dialogue en restait alors à un monologue, même si parfois fort éloquent.

Notre approche s'organise en deux parties: la première, visant à éclairer les origines de cette correspondance ce qui doit nous permettre d'accéder à un deuxième stade dont l'objet consisterait à déceler les fonctions de cet épistolier pour son auteur.

En se rapportant à la lettre d'amour, Ruth Amossy conçoit ce type de discours comme celui qui «établit entre deux partenaires séparés dans l'espace une interaction qui vise à la création, à la modification ou à la confirmation d'une relation affective. Dans ce sens elle[la lettre d'amour] privilégie la communication aux dépens de l'information, et l'interaction aux dépens de tout projet dirigé vers l'extérieur»<sup>1</sup>. A plusieurs reprises un tel aperçu définirait les échanges entre nos deux hommes vu qu'on assiste, en effet, à la naissance d'une amitié et à ses suites, c'est-à-dire, à son affermissement dans la durée que seule jugule la fin tragique de Zweig. Ainsi, dans son besoin d'effacer la distance qui écarte les correspondants, la lettre poursuit le but de jeter un pont sur la séparation: elle se veut la preuve matérielle du fait qu'on se souvient de l'autre. Cela explique l'abondance des expressions de l'ordre de «Ce n'est pas la seule raison que j'aie de penser à vous» (VI,42), «je ne cesse pas de penser à vous tous» (VI,58) qui peuplent les messages.

---

<sup>1</sup> Ruth AMOSSY, «La lettre d'amour, du réel au fictionnel» in Jürgen SIESS (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 74

Ce dialogue commence donc, chez RMG le 3 mars 1933 et ne finit que le 17 avril 1940. Il est composé de 21 lettres en tout, dont la répartition dans le temps n'est pas homogène (1933→2 lettres, 1936→5, 1937→7, 1938→3, 1939→2, 1940→2). Le décalage entre les deux premières dates reste surprenant. Or, on connaît dans quelles difficultés économiques s'était trouvé RMG en 1934, au point de confier à son ami JRB: «nous n'avons plus le sou»<sup>2</sup>. On n'ignore pas les causes de son déménagement à Nice afin de pouvoir poursuivre la création de ses *Thibault* dans les meilleures conditions. Pourtant, ces faits sont passés sous silence dans sa correspondance avec Zweig car, à notre avis, il est encore trop tôt dans cette relation pour héberger des aveux gênants. A vrai dire, l'épistolaire fournit l'image d'un échange entre deux intellectuels qui se respectent, qui s'admirent, qui se comprennent au point de se deviner dans les non-dits car ils partagent un même monde, celui de l'écriture. Le ton adopté par RMG est loin d'afficher la franchise qu'il emploie vis-à-vis d'autres destinataires (cf. vg. Schlumberger). RMG salue son destinataire en maître sans que cela implique une hiérarchie appauvrissante pour leurs sentiments. Le profond respect s'accompagne d'une estime sincère comme le prouve, par exemple, le fait de lui accorder une attention particulière lorsque le Prix Nobel lui est décerné. Au carton avec un texte standard, le nommé joint un commentaire personnel dans un ton ironique qui vise à ce que le prix entraîne et qui a comme but celui de rassurer l'écrivain viennois sur la sincérité de son amitié.

La correspondance nous apprend que RMG prend contact avec SZ vers 1930. Ils commencent à s'entretenir après que le premier ait fait cadeau à l'auteur autrichien de son livre *Confidence africaine* et bientôt les rapports deviennent amicaux. Force est donc, de se demander quels aspects les deux hommes pouvaient avoir en commun. En plus de partager la même année de naissance (1881), ce qui les situe dans une génération marquée par la terrible et bouleversante expérience de la guerre, tous les deux sont issus d'une famille de condition aisée. Ces traits ne dépasseraient toutefois pas le stade du simple hasard s'ils ne se voyaient pas redoublés et par le contexte culturel où se développe leur activité et par la disposition personnelle de Zweig. Robert Dumont affirme que «De multiples causes prédestinaient l'écrivain autrichien à jouer un rôle de médiateur [...] en faveur de la littérature française»<sup>3</sup>. Sans mener une analyse à propos de toutes ces causes, il est vrai que Zweig fait preuve d'une curiosité qui depuis sa jeunesse le pousse à franchir les frontières, à connaître d'autres réalités et à nourrir son rêve d'intégration entre les peuples et les cultures<sup>4</sup>. Pour ce qui est de la France, il suffit de feuilleter *Je*

<sup>2</sup> Lettre de RMG à JRB, 19 janvier 1935 in *Europe*, n° 427-428, nov.-déc. 1964, p. 248.

<sup>3</sup> Robert DUMONT, *Stefan Zweig et la France*, Paris, Didier, 1967, p. 5.

<sup>4</sup> "L'unité européenne des esprits, par-delà les nationalismes étroits, voilà bien un idéal pour Zweig, l'homme des contradictions. D'une part il reste un Viennois narcissique, esthète du

*Monde d'hier* pour se rendre compte qu'il a approché presque tous les grands noms de la littérature française contemporaine: Arcos, Claudel, Duhamel, Vildrac, Durtain, Bloch, Gide... se trouvent parmi ses connaissances à l'occasion de congrès ou d'autres événements plus mondains. Sans conteste, les rapports ne se produisent pas dans tous les cas avec la même intensité. A en croire son autobiographie, RMG est classé parmi les plus intimes:

Quand j'arrivais à Paris, je me gardais d'en aviser aussitôt même mes meilleurs amis, tels que Roger Martin du Gard, Jules Romains, Duhamel, Masereel.<sup>5</sup>

Par quel biais est née cette amitié? Rien n'en est dit ouvertement mais il n'est pas impossible de penser que la personnalité de Romain Rolland y aurait joué un grand rôle. Zweig lui-même témoigne l'emprise que cet écrivain a exercé sur son esprit lorsqu'il estime son amitié «la plus fructueuse et même, en bien des heures, décisive pour la direction à donner à ma vie»<sup>6</sup>. Rolland et lui, ils avaient fait connaissance en 1913<sup>7</sup> et bientôt l'aîné a cherché à associer l'Autrichien à ses projets de regroupement des tendances internationalistes, faisant ainsi venir à bout ses échauffourées patriotiques de jeunesse. De sa part, Zweig a été l'un des premiers à attirer l'attention sur l'auteur de *Jean-Christophe* aux pays de langue allemande.

Quant à RMG, les dates coïncident aussi et montrent comment en 1913 il fait parvenir à RR son *Jean Barois* accompagné d'un témoignage de son admiration qui ne cessera pas de se renouveler («quelle bouffée d'air respirable, enfin» écrit RMG à l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* pour louer ce manifeste). Compliment qui reçoit ses *contreparties* lorsque l'aîné le félicite pour ses *Thibault* en 1922. Il paraît donc naturel que les thèses d'un SZ aient été remarquées par ce jeune écrivain qui admire la culture allemande, qui avant la grande guerre considère que l'axe franco-allemand est voué à devenir le moteur d'une grande civilisation européenne.

Les bons connaisseurs de l'époque devineront qu'il ne s'agissait point de personnalités isolées faisant preuve de leur convergence dans un tel ou un tel autre sujet, mais qu'ils participaient d'une vague plus large concentrée des

---

pessimisme, égoïstement soucieux de son art, et d'un autre côté il veut s'attacher aux grandes questions de son temps.» (Jean-Jacques LAFAYE, *L'avenir de la nostalgie. Une vie de Stefan Zweig*, Paris, Le Felin, 1989, p. 55).

<sup>5</sup> Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier*, Paris, Belfond, 1982, p. 383.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>7</sup> Malgré tout, ce n'était pas leur premier échange car en 1910 Rolland avait déjà remercié l'écrivain cadet après que celui-ci lui ait fait parvenir son livre sur Verhaeren. En plus, au début de 1913 Zweig avait aussi publié la «Lettre ouverte» où il faisait son éloge de *Jean-Christophe*. (Bernard DUCHATELET, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 159).

fois autour de l'Abbaye, de l'*Effort Libre*<sup>8</sup> ou sous les auspices de RR lui-même. L'air du temps favorisait donc cette semence qui finirait en une amitié fleurissante entre les deux hommes. De surcroît, des préférences, des goûts communs devaient favoriser une telle entente. En plus de leur mentor, RMG et RR se réclament de l'autorité que représentent Balzac ou Tolstoï. On sent chez eux le poids de leur scepticisme religieux et surtout, on ne pourrait pas passer sous silence leur souci frôlant même l'obsession par la destinée de leur monde, surtout à l'occasion les heures tragiques qu'ils ont dû vivre. Sans besoin de se plier à un parti pris politique déterminé, leur confiance inouïe en l'homme les mène à éprouver l'horreur et le désarroi vis-à-vis de la guerre et vis-à-vis d'une société qui oublie trop rapidement. Chacun cherchera une réponse à ces dilemmes: Zweig plus proche aux théories de Freud travaille à la construction d'un homme plié à ses passions. Chez RMG, l'intention de lire l'Histoire avec un entendement lucide n'est due à autre chose qu'à la volonté d'affronter l'avenir et de reconnaître à l'individu la possibilité de s'améliorer. La souffrance d'Antoine n'est-elle pas compensée par sa découverte, son intérêt nouveau pour les êtres, son souci de la destinée de l'Humanité?<sup>9</sup>

Ces impressions se font plus imposantes lorsqu'on envisage l'homme «à nu» comme il arrive dans la correspondance dont nous nous occupons aujourd'hui. Elle constitue ainsi un laboratoire où bouillonnent les idées qui seront présentes dans l'œuvre littéraire de RMG. Par là elles jettent un pont entre le romancier qui se cache derrière ses créatures et l'individu appelé RMG. Dans l'ensemble, les lettres échangées tournent autour de deux pôles: celui de l'écrivain et celui de l'homme. Le discours est donc organisé en fonction de ces deux espaces.

L'épistolier analysé fonctionne comme un lieu de réassurance affective: le souscripteur y déploie ses sentiments, que ce soit des révélations ou pas. Les moments de désespoir y sont plus fréquents que ceux de joie. Parmi les derniers on lit le bonheur procuré par son deuxième séjour à Rome en 1937 —il n'existe pas de référence à son voyage antérieur peut-être parce que, comme l'affirme René Garguilo, à cette occasion il n'avait pas eu «le plaisir de jouer au touriste»<sup>10</sup> — Séjour qui le remplit de griserie:

<sup>8</sup> Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier*, op. cit., p.237-38.

<sup>9</sup> André Daspre découvre aussi cet optimisme de RMG dans son analyse de *Jean Barois* où il conclut: «Il [RMG] pense que la loi de l'évolution domine tout et que la conscience humaine, la société tout entière progressent finalement, malgré les obstacles vers plus d'humanité.» in «Roger Martin du Gard et la guerre de 1914-1918» in *Destins du siècle. Jean-Richard Bloch et Roger Martin du Gard. Studia romanica*. Fasc. XXIII, Debrecen, 2003, p. 160.

<sup>10</sup> René GARGUILO, p. 591.

Je quitte enfin Rome, non pas rassasié, mais saoulé de cette vivante beauté. J'emporte une nostalgie qui m'y ramènera certainement encore! Ce serait amusant de s'y retrouver un jour! (vol. VII, p. 91)

A l'égard de sa famille, RMG reste plus ambigu et si elle est présentée comme un refuge, on sent néanmoins qu'elle agit en tant que point de repère le liant à la réalité:

Je n'ai d'autre ressource que m'évader en moi-même. C'est là que je plonge, depuis des mois, tournant et retournant mes petits problèmes personnels —qui sont, tout de même, ceux de l'Homme—, et cette plongée n'est pas sans ivresse, —amère et douce comme l'ivresse, —et peut-être pas stérile? Je suis revenu passer l'été chez moi, entre ma femme, ma fille, mes petits-enfants, mes arbres et mes souvenirs. J'y retrouve tout mon âge, que Rome m'avait délicieusement permis d'oublier.(vol. VII, 329-330)

Or, la réalité veut qu'en 1937 cette vie familiale lui rappelle que sa jeunesse est révolue et que —comme pour un quelconque être— l'heure est arrivée du bilan. A ce moment-là le passage du temps est un lest difficile à porter. Mais surtout ces mots témoignent la solitude de l'écrivain qui a beau être entouré des siens, il doit faire face à sa propre auto compréhension, un processus auquel personne n'y peut rien. De ce point de vue les lettres à SZ accomplissent l'une des plus anciennes fonctions de la correspondance: elles permettent de dresser un autoportrait du fait qu'elles permettent la réflexion ou la méditation. La lettre devient le «miroir de l'âme», métaphore qui date de loin d'autant plus qu'elle était déjà employée dans la seconde épître de Paul aux Corinthiens. Mais puisque, comme règle générale de la correspondance, il paraît que parler de soi suppose transgresser un interdit<sup>11</sup>, souvent la pensée de RMG se centre sur son intimité seulement après la considération des événements extérieurs, que ce soit touchant à Zweig ou à leur époque. A des reprises, si les circonstances sont trop pénibles il y a de la part de RMG un refus conscient d'en parler même si, avec sa maîtrise de l'écriture, il suffisait de peu pour entrevoir le drame qui se cache derrière. A en juger par ses aveux du 8 avril 1937:

Je ne vous parle pas de moi. Je traverse une période difficile, j'ai du mal à vivre en bon commerce avec moi-même. Fort peu d'appétence pour un nouveau travail. Des difficultés matérielles, aussi. Et, planant sur cette nostalgie individuelle, les gros nuages noirs qui obscurcissent le ciel de l'Europe... (VII, p.70)

---

<sup>11</sup> Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995, p. 103.

La lettre oscille entre l'ouverture vers le monde et la fermeture, le repli sur l'individu. Dans certains passages, la mise à distance que suppose l'écriture permet d'encourager la réflexion morale et de formuler voire des sentences qui marquent un halte dans le mouvement de la lettre, halte parfois mis en relief par des procédés graphiques: «Triste espèce, en vérité!» (VII,p.70) est la conclusion tirée en 1937 quand il juge l'homme contemporain. Un nouvel exemple: «*Le bonheur, la paix, ne sont pas des chimères. Tout cela est possible!*» reprend-il un peu plus tard (VII; p. 120). Le récit d'un petit fait, les impressions sur les événements, les changements détournant les habitudes amènent RMG à en extraire une leçon: «Et dans cette foire contemporaine, c'est un rare bonheur d'approcher un être de cette exceptionnelle qualité» (VII, 247, février 38) ou encore: «Et pourtant, qu'y a-t-il d'autre à faire, —demande-t-il à son interlocuteur— sur cette terre, sinon de s'efforcer à *se réaliser*, le moins incomplètement possible?» (VII,330 sept. 38) Question rhétorique visant tout court à expliquer sa conduite, à savoir, sa concentration sur son projet littéraire qui pourrait être mal compris alors qu'il devine à l'horizon les nuages d'un nouveau conflit. La lettre reproduit donc, nous suivons Françoise Voisin-Atlanti<sup>12</sup>, un discours sur la réalité à partir du *moi*.

Dans ce contexte, l'intimité se dessine à l'aide de plusieurs coordonnées dont l'une la production de l'information et l'autre la recréation de la solitude. La correspondance incarne un dialogue entre des absents; chaque lettre cherche à annuler cette distance qui éloigne de l'autre. D'où l'usage de plusieurs procédés tels que le choix d'un registre qui s'adapterait à celui du destinataire, ou le recours à des formules qui évoquent sans cesse la présence de l'interlocuteur. L'écriture devient ainsi lieu de mémoire, elle perpétue le souvenir à tel point qu'à certaines reprises elle substitue l'autre, elle en fournit voire un ersatz. Il en est ainsi dans la lettre écrite le 8 février 1939. RMG cherche moins à informer son correspondant du contenu de la conférence prononcée par leur ami commun Jules Romains et dont le sujet porte directement sur Zweig<sup>13</sup>, qu'à réfléchir sur les caractéristiques du même Zweig auxquelles il s'intéresse lui-même. Dans ce cas l'écriture comble une absence, la lettre supplée la présence de l'ami puisqu'on modèle l'Autre à l'aide du discours. Écoutons-le:

Cher ami, cette lettre n'a pas grand sens, mais vous êtes si présent, en ce moment, dans mes pensées, que j'ai voulu vous serrer les mains, à travers tous les kilomètres qui nous séparent! (VII, 399, 8février1939)

<sup>12</sup> «La lettre est bien la forme énonciative la plus proche de cette énonciation parlée que Benveniste nomme dialogue et où «chacun parle à partir de soi» («L'instance de la lettre» in Jürgen SIESS (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, op. cit., p. 98.)

<sup>13</sup> J.Romains avait prononcé à l'époque dans le Centre méditerranéen de Nice la conférence «Stefan Zweig, grand Européen»

Dans d'autres occasions elle permet de faire le point sur des rencontres précédentes en guise d'apogée grâce à cette capacité de mener une réflexion. Elle sert alors à transmettre l'amitié entre les deux hommes:

«Cher ami, —reprend RMG— je crains de vous avoir mal dit, hier, tout le plaisir que j'ai pris à cette cordiale rencontre. Je crains surtout de vous avoir laissé une flèche empoisonnée en protestant, avec excès, contre votre publication de *Candide* (VII,246, 18 février 1938).

Cet aspect explique encore pourquoi la matérialité des lettres, ainsi que l'accusé de réception font objet de l'attention du souscripteur toujours dans le but de créer un espace commun qui correspondrait à leur coïncidence idéologique. Une pareille intentionnalité est à la base d'un autre *topos* de la correspondance visant le temps. Des formules telles que «j'aurais dû vous écrire depuis longtemps», «je voulais vous écrire depuis des semaines» ne font qu'accentuer un décalage propre, d'ailleurs, à tout échange épistolaire. Malgré tout, loin de s'en plaindre, ces remarques poursuivent une acceptation et par conséquent, elles cherchent à proclamer une continuité des sentiments. Ecrire le retard signifie dans ce cas, annuler ses effets contraires.

Mais même lorsque le langage ne sert pas aux propos de l'émetteur, RMG insiste à maintenir ce concert avec son correspondant dans le dessein de réussir à une bonne entente: «Je vous dis tout cela bien vite et bien mal, mais avec une conviction et une sincérité qui, j'espère, ne vous échapperont pas!» (VIII,37, fév.1940). Ces raisonnements fournissent la preuve que la communication est loin d'être uniquement un message transmis de façon intelligible. En revanche, les opacités de la langue sont fréquemment sauvées par un silence beaucoup plus explicite que les mots pouvant le traduire: «Je ne vous dis rien de cette étrange guerre, ni des événements. Nous pensons bien certainement de même sur tout cela» (VII, 493, déc.1939). Et voilà qu'une différence essentielle se dresse entre les arguments qu'on pourrait classer sous la rubrique de littéraires et ceux portant sur leur époque. Alors que l'auteur des *Thibault* n'hésite pas à montrer ses adhésions ou ses divergences quant à des lectures diverses, ou des ouvrages écrits par son correspondant, il fait appel plus souvent à ce motif du silence éloquent quand il s'agit des faits historiques qui font trembler la stabilité sociale.

Ce sont les événements contemporains, surtout le cours suivi par la politique de Hitler qui provoquent à maintes reprises le désir d'annuler la distance vis-à-vis de l'autre. RMG se solidarise avec la souffrance de Zweig et la lettre devient l'aveu de sa volonté de mimésis, de se faire autre, de partager les sentiments du destinataire, de communiquer enfin:

Mon cher Stefan Zweig. Je vous comprends, je partage votre angoisse, je ne cesse de penser à *vous tous*, le cœur serré. Je voudrais vous connaître

davantage pour vous exprimer mieux ma fraternelle sympathie. Ne doutez pas de mon amitié; et serrons les rangs, car nous avons plus que jamais besoin les uns des autres.(VI, 58)

Le ton de ce mot écrit le 6 avril 1933, année où Hitler fut nommé chancelier, n'est pas l'apanage des premiers échanges où il faut sympathiser avec le destinataire. Au contraire, il se répète en 1938 à l'occasion de l'envahissement de l'Autriche ou encore lorsque RMG compatit à son ami, exilé en Angleterre où il est regardé comme un ennemi. Dans tous les cas, la lettre cherche à créer l'impression d'un espace commun aux deux correspondants car il faut que les deux voix chantent à l'unisson pour maintenir l'amitié. Cela dit, la marginalité à laquelle est soumis Zweig à cause de ses origines n'est jamais évoquée de façon directe sans doute parce que RMG évite de blesser son ami.

Bref, on déduit de ces arguments que dans la correspondance analysée l'intimité s'y trouve représentée à l'aide de trois axes: l'information transmise, la représentation de la solitude et la recreation de l'amitié. Au discours rationnel formulant des points de repère sur la réalité vient se joindre un discours amical porteur, ce dernier, des stéréotypes propres aux textes épistolaires.

Mais la lecture de la correspondance entre RMG et SZ permet de déceler un second aspect essentiel pour comprendre cet échange. Si la guerre a éprouvé la condition physique des intervenants, parmi lesquels les intellectuels, la possibilité d'un nouveau conflit de ce genre porte à une réflexion sur le rôle de ce collectif. Les remarques à ce sujet pourraient se regrouper sous deux registres: l'image donnée par RMG sur le travail de l'intellectuel par face à celui d'autrui et le regard porté sur sa propre activité, le dernier ne pouvant pas être sans le premier puisque la mise à distance qu'entraîne toute correspondance encourage la production d'idées générales. Tout d'abord il est à souligner une fonction qui se déduit naturellement de nos propos et qui consiste à assurer l'entretien de réseaux du monde littéraire: on sait par les lettres de RMG que Jules Romains a tout organisé pour que nos deux hommes puissent enfin faire connaissance à Nice en janvier 1936, que Madame van Rysselberghe par l'entremise de RMG envoie son livre à SZ. L'épistolier nous apprend encore que Zweig est intervenu auprès de plusieurs éditeurs et traducteurs pour la diffusion des œuvres de son contemporain non en vain l'auteur des *Thibault* est connaisseur et reconnaissant à l'égard de la «mondanité» de son homologue: Un exemple, en 1937, il lui prie de s'adresser à Robert Haas de la N.R.F. pour une traduction américaine de *L'Été 1914*, ce à quoi il ajoute:

si par hasard vous étiez en relations avec lui —vous qui connaissez tous les habitants de la planète—, un coup d'épaule supplémentaire pourrait m'être utile, à l'occasion (VII,91, mai 1937)

Dans d'autres passages c'est encore RMG qui prie le maître de l'honorer, lui et ses amis, avec sa présence à Pontigny pour y discuter à propos d'un sujet actuel qu'ils décrivent dans les termes suivants: «Du rôle de l'art et des intellectuels pendant les époques troublées». A ce but il a recours à des raisons de différente nature (soit moraux, soit économiques et matériels). Par sa lettre à Paul Desjardins<sup>14</sup>, on sait que Zweig a décliné l'invitation sous les prétextes qu'il venait de passer une année difficile et qu'il venait de commencer un roman qui l'occuperait à l'époque. Les biographes de l'écrivain autrichien y verraient probablement une preuve de ses problèmes conjugaux qui vont finir par le divorce cette même année.

En 1938 c'est encore RMG qui lui suggère de se rencontrer à Paris malgré les inconvénients que la ville puisse entraîner. Connaissait-il à l'époque ce que nous, lecteurs de *Le Monde d'hier*, nous savons à propos des voyages de Zweig dans la capitale française où il aimait à garder l'incognito? on n'en sait rien. Il est néanmoins sûr que notre écrivain était sensible à ce désir et qu'il est conscient, peut être parce qu'il l'a subi dans sa propre peau —en fait foi un sentiment identique exprimé en 1937 pendant son séjour à Rome<sup>15</sup>—, du poids entraîné par la célébrité surtout à des moments compromis tels que 1940. Ainsi une certaine complicité se devine sous les mots de RMG:

Voulez-vous être assez gentil pour me dire —confidentiellement— combien de temps vous resterez approximativement à Paris, *après le 26?* je ne l'ébruiterai pas. Mais j'ai à combiner mon voyage avec le retour de ma femme (qui revient de Nice) après quatre mois de séparation et les dates concordent mal.(VIII,92, avril 1940)

Surtout que RMG parle rarement de ses rapports familiaux, au point que ceux-ci ne sont argués que lorsqu'ils confluent avec d'autres arguments en rapport avec les activités de l'intellectuel.

Une deuxième fonction de cette correspondance réside dans ce qu'elle devient un carnet de lecture permettant de suivre et leurs passions communes et les tendances du temps. A des reprises il s'agit d'un simple accusé de reçu comme en 1940 lorsque RMG reçoit *la Pitié [dangereuse]*. Dans d'autres

---

<sup>14</sup> Vol. VII, p. 142, lettre du 17 août 1937.

<sup>15</sup> «Je traverse une crise personnelle assez pénible, depuis la publication de mes livres, et j'ai terriblement besoin de silence, de solitude, de liberté et d'anonymat. L'idée que je pourrais redevenir, ne fût-ce seulement que pour un soir, un écrivain français, l'auteur des *Thibault*, —cette idée me ferait fuir jusqu'en Sicile...» (VII,p. 76, avril 1937)

passages, les titres répondent aux lectures du souscripteur qui portent sur les ouvrages de son correspondant. Ainsi sont recensés *Une confusion de sentiments*, *Candide*, *Le chandelier enterré* ou *Trois poètes de leur vie*, volumes qui, en effet, étaient à sa portée d'après le catalogue établi par J. Schlobach<sup>16</sup> puisqu'ils figurent dans la bibliothèque de RMG. Les plus intéressants, cela va de soi, restent les cas où ces mentions sont accompagnées de commentaires révélateurs des goûts communs. Le dernier ouvrage correspondrait à cette catégorie et ferait preuve du dévouement envers Tolstoï. La lettre en question fournit en plus une preuve de l'estime de RMG envers le romancier autrichien qui se doit non seulement à cette passion partagée (on connaît par les déclarations dans *Souvenirs*, la valeur que l'auteur des *Thibault* accorde à l'écrivain russe<sup>17</sup>) mais au talent de Zweig. RMG avoue qu'il pensait ne rien apprendre de nouveau lorsqu'il a entrepris le livre de son collègue mais il a changé d'avis après sa lecture. Compte tenu de son raisonnement, ce don qu'il apprécie chez l'autre pourrait s'appliquer à ses propres récits. Écoutons-le:

le chapitre où vous ressuscitez, avec une clairvoyance de visionnaire, une journée du vieux patriarche, et montrez en même temps la vie extérieure et le drame intérieur, le côté face et le côté pile, est *inoublable*.(VIII, p. 37, fév. 1940)

Ne pourrait-on pas dire de même pour cette série des *Thibault* où l'histoire est envisagée depuis plusieurs optiques afin d'en restituer toute sa dimension problématique<sup>18</sup>? n'est-il pas aussi vrai que la interaction communicative tend à instaurer un certain mimétisme entre ceux qui dialoguent?

En fait, la reconnaissance du mérite de celui que RMG salue comme maître reste une caractéristique omniprésente dans leur épistolaire. En 1936 lorsqu'il sait que Zweig est en train de lire *L'été 1914*, il rédige une note très brève<sup>19</sup> pour lui demander ses «critiques» dans ce souci qui l'obsède le long de sa vie, à savoir, parfaire, épurer son œuvre. Et cette confiance n'est pas reconnue que dans leurs échanges privés. RMG s'autorise de l'avis du Viennois le situant parmi les «Pairs» du scénario littéraire pour faire face aux remarques de Duhamel:

---

<sup>16</sup> Jochen SCHLOBACH, *Livres, lectures, envois d'auteur. Catalogue de la bibliothèque de Roger Martin du Gard*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 582-584.

<sup>17</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Souvenirs* in *Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, t. 1, p. XLVIII. Les thèses de René Garguilo confirment aussi l'influence de Tolstoï sur l'écriture de RMG (op. cit., p. 43-48).

<sup>18</sup> Cf. À cet égard "L'inscription de l'Histoire dans *Épilogue* de Roger Martin du Gard" in A. SANTA et M. PARRA (ed.), *Relire l'Été 1914 et l'Épilogue de Roger Martin du Gard*, Lleida, Pagès Editors i Universitat de Lleida, 2000, p.163-178.

<sup>19</sup> VI, p. 610-611, décembre 1936.

Comme toujours, d'ailleurs, —renchérit-il— ce que tu me reproches est exactement ce dont d'autres —et de bonne classe, un Zweig, un R. Rolland, un Curtius —me louent avec chaleur. Allez donc vous y reconnaître!...(VII, p. 14, janvier 1937)

Faute d'avoir à notre portée le jugement de Zweig à propos des ouvrages de son contemporain, nous cherchons à deviner son attitude grâce aux commentaires de RMG qui nous permettent de déduire le bon accueil, sinon l'enthousiasme de Zweig vu qu'il publie un article sur *l'Été au Populaire*, article qui touche RMG d'autant plus qu'il y saisit une convergence de positions beaucoup plus profondes que celles exigées par une visée strictement littéraire. Car si RMG se plaint du silence de la critique à l'égard de son roman, il ne faut pas y voir de la frivolité d'auteur. Au contraire, il poursuit son projet d'atteindre les consciences pour les remuer, les orientant vers un avenir distinct, ce qui en fin de comptes, montre sa clairvoyance vis-à-vis du tournant pris par le panorama sociopolitique. Robert Dumont<sup>20</sup> maintient que Zweig fut saisi dès le premier instant par l'actualité du récit. Les démarches qu'il entreprend auprès d'éditeurs anglais, américains et autrichiens sont à ce propos révélatrices.

Comme il en arrivait pour *l'Homme*, la correspondance touchant l'écrivain porte aussi son regard sur l'écriture en tant qu'activité. Une fois de plus RMG s'autoanalyse quant à son procédé de travail. Il s'accuse alors de ne pas trop faire le suivi de ses livres, ce à quoi il attribue en partie la chute des ventes. Nous assistons à ses crises d'écriture qu'il oppose à la vigueur créatrice de son interlocuteur, à son désarroi lorsqu'il publie *L'Épilogue*... Ces commentaires redoublent leur portée vu que quand RMG les formule, il instaure un rapport étroit entre son exercice intellectuel et la situation vécue.

Les lettres développent alors —nous arrivons à leur autre fonction— la conscience de l'historien. A l'exception de mots très brefs concernant une rencontre, sollicitant des données, remerciant pour ces informations, où ce qui prime est l'exactitude de l'information, lorsque ces lettres prennent plus d'élan, elles contiennent dans leur ensemble des évocations à la réalité de son temps. Les lecteurs des *Thibault* n'en seront pas étonnés vu la maîtrise de l'auteur à traiter les événements de son époque. A notre avis, SZ saisit et valorise cette même qualité puisque les aspects soulignés lors de sa félicitation à RMG visent ce domaine. P. Bardel et M. Rieuneau précisent que:

Dans sa lettre du 12 décembre 1936 [...] S.Zweig dit aimer «franchement et profondément» *L'Été 1914*, qui est «un témoignage moral tout en restant une œuvre artistique» et «un document historique en même temps qu'une grande peinture à fresque». Il écrira, dit-il, sur *L'Été 1914*, car il éprouve «le besoin

---

<sup>20</sup> Robert DUMONT, *op. cit.*, p. 325.

impérieux d'en parler». sa seule critique porte sur quelques longueurs, notamment dans le récit de la mort de Jacques. (VI, p.723. Note à la page 626)

La correspondance fonctionne à la manière d'un laboratoire où prennent forme les idées de l'écrivain sur le cours des événements et par conséquent, le point de vue à adopter dans ses romans. Car il ne faut pas oublier, comme l'avoue RMG lui-même à son correspondant, le but recherché par *L'Été* consiste à créer chez les lecteurs une «secousse, [une] brusque reprise de conscience» qui se fait trop attendre. En fait, le ton de RMG le long de ces années reste amer. Sa lucidité lui permet de craindre le pire en 1939 lorsqu'il parle d'un «angoissant avenir» et une telle peur est loin d'être récente vu qu'une année auparavant il manifestait déjà un désir d'évasion<sup>21</sup>. Contrairement à ce que nos mots pourraient laisser entrevoir, il ne s'agit en aucun cas d'une attitude irresponsable. Plutôt le contraire. Si l'auteur des *Thibault* a envie de fuir, c'est pour ne pas rester complice des machineries qui vont déferler sur un nouveau conflit. Position qui met en relief, une fois de plus, son plus profond rejet à la guerre.

Sans doute cette maturation lente mais approfondie et l'entente qui se renouvelle à chaque reprise permettent, lorsque la guerre n'est plus une simple prospection mais un fait réel, de ne plus se prononcer sur elle. Encore une fois, le souscripteur essaie de contourner les difficultés du langage par un silence révélateur:

Je ne vous dis rien de cette étrange guerre, ni des événements. Nous pensons bien certainement de même sur tout cela.(VII, p. 493, déc. 1939)

«L'amitié a un avantage sur l'amour, disait Balzac, la certitude». Voilà des termes qui conviendraient parfaitement à qualifier le rapport instauré entre ces deux soi-disant disciples de l'auteur de la *Comédie Humaine*. La correspondance leur fournit un scénario où ils échangent des renseignements, il est vrai, mais surtout elle leur permet de communiquer pour le simple plaisir de se savoir compris l'un de l'autre. Et cette symphonie ne devait pas être pour le moindre à une époque où sonnaient orgues et clairons.

---

<sup>21</sup> Cf. la lettre à SZ du 4 septembre 1938.